

Tombé des mains. L'expression était bien trouvée. Le manuscrit lui était tombé des mains.

Jean regardait ahuri ces cent soixante-dix pages recouvertes d'encre, de lettres qui, bout à bout, ne signifiaient rien. Une rédaction anecdotique et superficielle qui se vantait d'exister. Au bout du bout, après des lignes d'ennui, rien.

Jean avait-il été flatté ? Il se rappelait les mots de son ami : « Je te le demande à toi parce que je sais que toi seul me feras des critiques constructives. » Jean avait répondu « Oui, je veux bien. Je sais faire ça ».

Les dix-neuf livres qu'avait publiés Jean n'étaient pas l'alibi qui avait poussé Marc à solliciter son avis : il savait avant tout que Jean était bienveillant, et que sa lecture pouvait être un lieu neutre, un coin de paradis entre deux mondes où l'amour insufflait le conseil sans faire mal, où le bien était loué et où la critique justement posée était toujours délicate et généreuse. La panique le gagnait. L'acquittement de la tâche aurait été plus simple s'il s'était agi d'un manuscrit

d'étudiant en Lettres, intelligent et vide qu'il lisait parfois pour un de ces comités de lecture dont il faisait partie. Un stylo anonyme encourageait certains paragraphes pour adoucir d'autres critiques lapidaires, lorsque la volonté du style dévorait la sensibilité. Jean n'aimait pas jouer à Dieu. Il finissait toujours par craindre d'avoir tué un œuf ou d'avoir enjolivé une réalité plus cruelle, et dont les fioritures finissaient par crier ce qu'il tentait de ne pas écrire. Mais dans ce cadre, le rôle qu'on lui assignait était sans affect, sans subjectivité. Un comble, un miroir aux alouettes, derrière lequel il pouvait se cacher et qui, même s'il n'en était pas dupe, lui permettait de contribuer à l'édition sans gâcher son sommeil.

Mais Marc n'était pas un étudiant invisible. Marc était le meilleur ami que la Terre ait pu donner à l'Homme. Et Jean avait été choisi par celui-là.

- Le poulet ou le filet mignon ?

Les baskets de Pascale étaient plantées sous les yeux de Jean, éventrées sur le parquet. Au-dessus d'elles, les fines chevilles roulaient sur elles-mêmes en attendant une réponse. Jean leva la tête. Pascale lui souriait.

- Tu préfères un gigot ?

Les bras de Jean étreignirent les genoux de sa femme

et les serra contre sa poitrine. Il ne savait pas ce qui, pour ce dîner, serait plus facile à avaler pour son ami. Un chapon de Noël serait plus digeste que la critique qu'il pourrait faire du manuscrit.

Une main vint le décoiffer doucement.

- C'est si mauvais ?

Un profond soupir répondit à la question. Une respiration qui naît, qui étouffe et dont on se débarrasse comme on souhaiterait se débarrasser de la question.

- Je sais. J'ai lu deux pages, et je n'ai pas pu continuer. Ses baskets pivotèrent sur le carrelage. La symphonie des casseroles commença.

Les mains recroquevillées dans les poches de son pantalon, Jean quitta le salon et la rejoignit derrière le comptoir de la cuisine. Il avait ce que Pascale appelait « sa tête de perdu ». La bouche et les joues font les grimaces de celui qui écoute, certains mots finissent par sortir et s'envolent à peine prononcés, et les yeux vides s'acharnent à regarder avec une intensité fortuite des objets aussi captivants qu'un couteau à beurre.

- Tu cherches à te rendre utile ?

L'indulgence était une des spécificités de Pascale. Elle avait cette capacité à aimer les gens comme ils étaient.

Les accouchements littéraires étaient si difficiles, la nature de Jean en elle-même si complexe, qu'il pouvait chaque jour se demander où il en serait aujourd'hui si elle n'avait pas été à ses côtés.

Les premiers livres surtout avaient été douloureux. Au-delà de trouver sa place dans le monde, c'est sa place en lui-même qui avait été conquise à force d'années et d'épreuves. Les premières critiques, bien que rapidement encourageantes, lui laissaient pendant des semaines des entailles sanguinolentes, le terrasant et l'enfermant dans un silence paralysant et lui interdisant de poser un mot sans la peur de se tromper et de se perdre tout entier. La moindre réserve sur son style ou la structure de ses textes, pouvait d'un coup l'asséner au rang des moins que rien, non par orgueil mais par ce sentiment d'illégitimité porté depuis le berceau, tel un cancer qui avait grandi, complice et insidieux et qui même s'il était parfois vaincu, restait terré au fond de sa grotte, ne cessait d'exister et de rôder comme une bête malfaisante. Il avait cependant appris à dompter l'animal dévastateur, le fléau insomniaque. Au fil des années, il avait appris à prendre les remarques moins au sérieux, se servant des plus judicieuses pour travailler, les transformant en outils pour rendre une terre riche encore plus fertile. C'était l'image qu'utilisait Pascale. Elle aimait faire des comparaisons entre la littérature et son propre

travail. Jean la regardait été comme hiver, préparer, planter, prendre soin, et attendre. Attendre que la nature fasse sans nous. Attendre comme elle aurait pu attendre un enfant.

Il avait plus d'admiration pour elle que pour la plupart des intelligences qu'il fréquentait. Il avait appris à briller en société, à prendre du plaisir à certaines joutes verbales qui transformaient les tables rondes en fleurons comiques et délicieux. Il pouvait respirer à Paris, rencontrer et se confronter aux plus charismatiques, rendre interviews ou articles presque facilement. Tout cela grâce à la présence de Pascale. Elle était toujours là, indépendante, intelligente, patiente, discrète, forte. Indulgente.

S'il avait persévéré, s'il avait appris à sortir de sa caverne, s'il avait atteint ce niveau, c'était parce qu'après toutes les tempêtes, il savait qu'il y avait Pascale.

Traînant son sac, après la tourmente, il pouvait rentrer, elle était là.

- Excuse-moi... Tu veux que je t'aide à faire quelque chose ?

Pascale lui sourit comme pour le féliciter d'être revenu à elle.

- Tu vois les courgettes, là ? Arrache-leur la peau, coupe-les en rondelles et quand elles crient, mets-les sur le bûcher, ces garces !

Depuis cinq minutes, il regardait mourir à petit feu les légumes dans le beurre salé. Pascale le regardait, attendant une fulgurance, un souffle, un changement dans son regard... Mais rien.

Elle s'était habituée à son silence. Jean parcourait des kilomètres avec ses personnages, construisant et démantelant leurs parcours, ruinant certains pans de leur vie pour en inventer d'autres plus cohérents. L'invention du récit était toujours accompagnée d'une gestation non verbale, non écrite. Il poussait cet état jusqu'à la frustration, s'interdisant de commencer la rédaction. Il allait jusqu'à la faim, quitte à oublier en chemin, et revendiquant que si un détail lui échappait par manque d'avoir été noté, c'est qu'il n'était pas indispensable ou qu'il devait être recréé. Enfin, comme l'affamé sur une soupe, il se jetait sur le clavier.

Il disait qu'à ce moment-là, c'est comme s'il entendait les phrases qui avaient été stockées en nombre durant la gestation. Pascale savait à un ou deux jours près la fin de la période de silence, car il devenait plus agité. Elle lui disait qu'elle sentait la sève monter.

Aujourd'hui, il ne s'agissait pas d'un de ces silences de gestation. Celui-là était moins animal. Il était sombre et tourmenté. Elle aurait presque pu sentir en elle l'angoisse qui traversait Jean, comme si elle était sienne.

- Tu peux peut-être trouver une formule... Je ne sais

pas, moi, un truc qui n'est pas blessant, qui ne veut pas dire grand-chose et qui laisse Marc heureux.

La moue de Jean dissuada Pascale de continuer sur ce terrain. Jean détestait ce à quoi elle faisait allusion. Bien sûr... Une formule du genre "C'est intéressant", "C'est frais" ou pire "Ça part d'un vrai sentiment".

Une de ces formules qu'on s'échange entre initiés en cas d'intempéries. Il se souvint de Pierre Osinski qui, deux semaines auparavant, racontait dans les bureaux de la maison d'édition qu'il était allé voir un spectacle la veille, et que tout cela était "une dégoulinade ringarde de sentiments foireux et adolescents". Une fois sorti, il avait croisé le metteur en scène qu'il connaissait bien, et celui-ci lui avait demandé bien naturellement ce qu'il en avait pensé. Alors Pierre Osinski l'avait regardé droit dans les yeux et, péremptoire, lui avait lancé: "C'est tellement singulier!"

Jean détestait le cynisme. Il disait la vérité. Parfois il frôlait l'arrangement, c'est vrai, en tentant de faire un équilibre entre les points positifs et les points négatifs pour ne pas décourager, ou pour agrandir l'espace de travail de l'écrivain. Mais il ne trahissait jamais ce qu'il ressentait. Et surtout, il ne se cachait pas derrière des phrases sans risques et des mots morts.

- C'est vrai, je pourrais dire quelque chose comme: "Tu as une très belle plume. Veux-tu encore un peu de fromage?"

- Effectivement, c'est une mauvaise idée. Pardon, je cherchais à t'aider... Tu as raison, c'est complètement con.

- Complètement. Déjà que je suis incapable de faire ça pour des gens dont je me fous, alors quand il s'agit de mon meilleur ami, autant lui dire que j'ai adoré! Putain, il n'y a rien, Pascale, il n'y a rien! Pas un passage consistant! Une succession de mots plats qui s'enfilent comme des perles. Une rédaction de troisième, voilà. Il n'y a rien. Pas un passage que je puisse lui donner en référence, sur lequel je puisse m'appuyer, m'engouffrer pour l'encourager. En plus, c'est bourré de fautes de syntaxe, d'orthographe. La concordance des temps, je ne t'en parle même pas. Parfois, c'est même de la phonétique pure, je te jure. Tu veux un exemple? Son personnage principal est une femme qui a une existence dépravée, alors pour dire qu'elle a une vie en « dents-de-scie », il écrit que son personnage a une vie en « dancing » ! Tu vois? Attends! Il y a pire. Quand elle se fait plaquer, elle pleure à chaud de larmes! Tu piges? « À chaud », plus loin « de », plus loin « larmes » ! Il écrit en parlant de la mère du type qu'elle est rabageoise! Tu vois? Tu vois la catastrophe? Pascale fit rouler ses yeux un moment, puis elle fixa ceux de Jean, la bouche ouverte.

- Ah, quand même...

- Non seulement il est clair qu'il n'écrit pas, mais il



est aussi flagrant qu'il n'a pas ouvert un livre depuis le CM2! J'ai toujours su que Marc était pragmatique. C'est un homme qui s'est fait sur le terrain et qui ne s'est posé que lorsqu'il a eu le sentiment d'avoir tout accompli. Je sais tout ça, et je ne m'attendais pas à de la poésie! Mais je croyais pouvoir retrouver quelque chose, son enthousiasme, sa sensualité, sa gourmandise! Des maladresses peut-être, des révolutions grammaticales, des faiblesses, mais de la vie! Là, rien. Une soupe de rien! C'est comme si Pantagrue se mettait à bouffer des brocolis!

La main de Pascale vint caresser l'épaule de Jean.

- Et l'histoire?

- Quelle histoire? Une fille qui voyage en fumant des pétards et qui trouve l'amour sur une plage paumée... Même son personnage est exaspérant.

Jean ouvrit une boîte d'olives vertes, en choisit une et la porta à sa bouche.

- En fait, il n'y a pas d'histoire. On passe autant de temps à découvrir les passionnantes aventures de l'agent immobilier qui peine à lui trouver une maison: trois pages sur le thème "la population locale loue des garages en espérant que le con de blanc prendra ça pour la suite d'un Hilton", que la rupture sentimentale qui la fait échouer sur la fameuse plage. Entre le moment où elle rencontre le type, où ils s'aiment, et où il la quitte: trois pages. Et je te passe les moments

comiques du chien dans l'avion, ou des gaffes complaisantes qui illustrent son ignorance du pays... Je te jure, lire ça pour moi, c'était pire que de faire les démarches pour obtenir une carte grise. Non! Pire que d'entendre quelqu'un qui te le raconte! Tu sais, quand une personne te fait le long récit de ce genre de trucs : j'étais au guichet et la fille me dit que je dois aller à l'autre bureau, et à l'autre bureau on me dit que je dois retourner au premier pour remplir un premier formulaire, et la fille du premier me dit que je n'ai pas été clair et que le collègue s'est trompé parce que le formulaire il n'est pas dans ce service mais celui du deuxième étage, mais que là ça va être fermé, et comme c'est le week-end de la pentecôte, ça ne sera ouvert que mardi prochain alors que je viens d'expliquer à la fille que je dois absolument l'avoir aujourd'hui pour ma compagnie d'assurance. Tu vois? Tu t'ennuies? Ben voilà! Alors quand c'est Tonton Louis-Claude qui te raconte ça entre deux brochettes et un verre de rosé, ça peut te faire rire. Mais imagine ça écrit, tapé et lu pendant un jour entier. Sans avoir le droit de t'échapper, de rêver, de décrocher pendant les moments les plus chiants, parce que le type qui a écrit ce torchon qui te plombe d'ennui, qui te donne des fourmis dans les pieds, c'est ton meilleur pote! Putain, j'ai cru crever!

- Tu es déçu.

- Non. Je suis paralysé. Il veut que je le transmette à Jean-Pierre et au comité de lecture. Ils s'arrêteront à la fin du premier paragraphe. Et encore, je suis sympa.

- Il doit bien savoir qu'il ne peut pas du jour au lendemain passer de petit patron à écrivain. Il doit bien savoir où il en est. Soit il se ment. Soit il est honnête. Je ne pense pas que tu lui apprennes quoi que ce soit.

- Il va être ridicule.

Jean tira doucement le tire-bouchon en serrant les lèvres.

- Voilà. Une heure avant de servir. In vino veritas...

- Veritas... Veritas... Peut-être pas.

La phrase était sortie sans contrôle, sans élaboration. Mais le silence qui s'ensuivit avait la couleur d'une petite stupeur. Jean regarda Pascale et comprit que ce qu'elle proposait était de ne rien dire. De passer sous silence. De retirer le manuscrit de la réalité et de passer la soirée sans en parler. Comme une petite lâcheté sans importance.

- Mais si je ne dis pas la vérité, de quoi est-ce que je parle ? Non, c'est impossible.

Pourtant, il sentait son cœur s'ouvrir, son imagination forcer la porte de la raison, pousser les barricades qui protégeaient ses valeurs.

- Je suis honnête, Pascale !

- Je sais.

Pascale ne voulait rien formuler. Elle ouvrit le frigo et chercha par ce geste anodin à laisser à Jean le temps de concevoir l'idée. S'il ne parvenait pas à le faire seul, elle le laisserait faire ce qu'il peut.

- Je ne vois pas. Tu m'énerves avec tes énigmes...

À cet instant, Jean savait qu'il était de mauvaise foi car il reconnaissait déjà une sensation confuse qui s'invitait malgré lui... Une culpabilité ordinaire, une tentative de remettre la faute sur l'autre. Ses mâchoires se crispèrent.

- Que ferait un de tes personnages s'il se trouvait dans un borborygme pareil ?

Jean la regarda froidement.

- Ça dépend si c'est un type bien ou si c'est un con. Pascale n'insista pas. D'ordinaire, Jean n'émettait pas de jugement envers ses personnages.

- C'est terrible. Plus je rentrais dans le récit, et plus j'avais envie de hurler ! À chaque paragraphe, j'attendais qu'il se passe quelque chose, à chaque page, j'avais envie que ce soit terminé ! Une torture, Pascale, une pluie fine qui te rentre dans les os ! J'avais envie de balancer le manuscrit à travers la pièce, le piétiner pour me venger de m'avoir volé toutes ces heures !

- Je crois que j'ai compris, Jean. Tu n'as pas à te justifier. Pas la peine de dire et redire à quel point c'est nul. Je te crois.